

Maria Ribot, haute en couleur

La chorégraphe espagnole, inspirée par la peinture, a su faire de son corps une large palette d'expressions

A 57 ans, Maria Ribot, alias La Ribot, s'offre un joli cadeau de rentrée : un « Portrait », hommage à son travail, avec six productions, dont une création, *Please Please Please*, avec Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, à l'affiche dans quatre théâtres, du 14 septembre au 16 novembre. Pas de quoi faire frémir la performeuse aguerrie qui se déclare « très touchée » par ce coup d'éclat. « Je dois assurer, c'est clair, en particulier les trois heures de *Panoramix*, s'exclame-t-elle. J'avais peur lorsque j'ai joué ce spectacle en 2003, mais tout était inscrit dans le corps et la mémoire et je me suis bien amusée. »

Cœur battant de son parcours, *Panoramix* rassemble trente-quatre performances courtes et incisives baptisées à l'origine *Piezas distinguidas*, sur les cinquante-trois conçues entre 1993 et 2003 par La Ribot, qui compte bien en additionner cent au total dans sa vie. Une dizaine d'autres sont proposées dans *Another distinguée*. Programmé dans les théâtres, mais aussi dans les galeries d'art, ce catalogue de numéros le plus souvent interprétés en solo la met en scène au plus près des spectateurs. Elle les accueille allongée nue face à un miroir pendant qu'ils s'installent autour d'elle. Sur les murs, des vêtements et des accessoires sont scotchés. Et la voilà en train de courir entre les gens avec un carton pour se dissimuler, puis sautonnée tel un paquet bon à livrer, enfin prise en sandwich dans une chaise pliante qu'elle active de plus en plus vite comme saisie en plein trip sexuel...

« Le corps est le territoire le plus direct pour s'aimer et se détruire, commente-t-elle. On peut en user, en abuser. Un corps nu, c'est aussi comme une toile, plus abstrait que lorsqu'on est habillé. C'est un outil très pratique lorsqu'on travaille comme moi avec des accessoires qui en modifient sans cesse la signification. Et, en tant que danseuse, son expression, qui n'a pas besoin de mots, me fascine toujours. » Des corps quels qu'ils soient, d'ailleurs. Des amateurs se

jettent en apnée dans l'arène hystérique de *40 espontaneos*; des handicapés interprètent *Happy Island* (2018), réalisé avec la troupe portugaise Dançando com a Diferença. Plus intimement, Maria Ribot ne campe jamais sur le même registre. Drôle, tragique, satirique, ironique, grave, elle balaye les nuances d'un féminin volatil qui déborde du cadre avec une époustouflante facilité.

Le rire, motif de prédilection

Au carrefour de la chorégraphie, des arts plastiques, de la performance et de la vidéo, Maria Ribot est d'abord danseuse. Classique dès l'âge de 13 ans, à Madrid où elle est née, elle file parfaite sa technique à l'école de danse de Cannes, bascule dans le contemporain, déboule à New York avant de revenir dans sa ville natale. Elle y fonde, en 1986, la compagnie Bocanada Danza, qu'elle dirige jusqu'en 1989 avec la chorégraphe Blanca Calvo. Deux ans plus tard, elle se risque seule dans un strip-tease multicouche intitulé *Socorro! Gloria!*, moteur des *Piezas distinguidas*. Elle cite parmi ses références Pina Bausch (1940-2009), Loïe Fuller (1869-1928), ses amis et contemporains Olga Masa, Claudia Triozzi, Jérôme Bel... Plus largement, elle évoque le poète Joan Brossa, la photographe Cindy Sherman, la plasticienne Yayoi Kusama, les écrivains Virginie Despentes et Paul B. Preciado. Mais aussi le cinéma muet et la peinture, « celle de Goya pour le noir, de Miro pour le bleu, d'Uccello pour l'orange et le jaune »...

Celle qui se revendique « hétérogène » l'est à tous les niveaux. Ses productions couvrent un large spectre. Parallèlement aux spectacles et à l'exposition, elle présente différents films dont *Mariachi 17* (2009), visite chahutée dans les coulisses d'une création, et *Film noir* (de 2014 à 2017), hommage aux figurants du cinéma. A l'affiche également, l'installation *Walk the Chair* (2010), avec son amas de chaises pliantes – son objet fétiche – qui appartient à la collection du Centre Pompidou. Parmi ses motifs

de prédilection, le rire dilate trois pièces : *40 espontaneos* (2004), *Laughing Hole* (2006), inspirée par l'horreur de Guantanamo, et *Executions* (2012). « Le rire est d'abord hédoniste dans le premier spectacle, puis il devient violent et dur, diabolique même; enfin, il sonne faux pour faire déraiper la machine du classique », explique celle qui se révèle très clown. Dans *Gustavia* (2008), duo avec Mathilde Monnier, toujours en tournée, elle appuie sur la pédale comique dans un numéro de fausses jumelles happées par la mécanique burlesque.

Pour *Please Please Please*, conçue avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, elle se confronte à un texte sur la famille, la transmission mais aussi le poids de la norme et de l'institution sur les êtres. « Comment se rapprocher de ses enfants? Comment nous voient-ils? font partie des questions que nous nous sommes posées, glisse-t-elle. Nous évoquons aussi dans cette pièce des figures marginales comme celle de l'artiste mais aussi du cafard... » Une échelle d'intensités que La Ribot, femme multiple et insaisissable, devrait monter et descendre à toute allure. ■

R. BU



À VOIR

SE VENDE - PARTIE I

du 14 au 23 septembre

au Centre Pompidou

SE VENDE - PARTIE II

du 5 octobre au 16 novembre

au Centre national de la danse

PANORAMIX

du 14 au 22 septembre.

au Centre Pompidou

LAUGHING HOLE

le 5 octobre

au Centre national de la danse

PLEASE PLEASE PLEASE

le 15 octobre à l'Espace 1789

et du 17 au 20 octobre

au Centre Pompidou

HAPPY ISLAND

du 7 au 9 novembre

au Centre national de la danse

ANOTHER DISTINGUÉE

du 13 au 16 novembre

au Centquatre-Paris